

Les Deux Voisins

M. le censeur.....Brenez des fleurs autant qu'il vous plaira, mais n'ayez pas d'épines au bout de la langue.....Joseph, mon garçon, voulez-vous aider ces demoiselles, s'il vous plaît...

Joseph rayonnait. Il remerciait intérieurement M. Matruchot de l'avoir défendu ; il regardait Mlle. Divine de son œil en dessous, comme pour lui dire : "Attrape !" Un peu confuse, sans en avoir l'air, mais toujours sur ses ergots, Mlle. Divine fit semblant de n'avoir rien attrapé. Quant aux "filles de Marie", elles riaient sous cape, heureuses dans le fond de la petite leçon de politesse que le vieux monsieur décoré venait de donner à leur doyenne. On coupa des fleurs, on les emporta. En s'en allant, Mlle. Divine fit une révérence un peu gênée à M. Matruchot, remercia plus sèchement l'honnête Joseph, et ni M. Matruchot ni Joseph, qui était une bonne âme, ne pensèrent plus à cet incident. Ils se contentèrent de se sourire entre eux, en regardant leurs plates-bandes dévalisées.

Le soir, à sept heures, M. Matruchot allait se mettre à table quand l'abbé Socard se fit annoncer chez lui. Il avait appris la chose, toute la chose : on ne sait comment. Peut-être avait-il entendu derrière ses persiennes ; peut-être aussi une des "filles de Marie" n'avait-elle pas été fâchée d'être indiscret. L'abbé Socard avait au bras un petit panier qu'il posa en entrant sur une console.

—Ne vous dérangez pas, mon cher voisin, dit-il à M. Matruchot, je ne fais qu'entrer et sortir ; mais je n'ai pas voulu finir la journée sans vous remercier de vos belles fleurs, et, continua-t-il, en faisant à Joseph un signe de tête amical, sans remercier aussi votre..... jardinier.—Il appuya sur le mot jardinier avec complaisance.—Donnant donnant, si vous permettez : vous m'avez donné de vos fleurs, laissez moi vous faire goûter mes melons. Ils sont de la petite espèce, mais Mlle. Divine, qui se connaît en jardinage,—elle a ses défauts et ses mérites, comme chacun de nous,—les trouve incomparables. Elle exagère, j'en suis sûr ; elle ne mesure pas toujours la portée des mots. Vous en jugerez, et vous m'en direz votre avis. J'ai bien l'honneur de vous saluer, bon appétit !

Et, sans attendre un remerciement, il s'esquiva.

—Voilà un brave homme, dit Joseph, en découvrant le panier qui renfermait trois petits melons appelés "sucrins", et voilà aussi, je pense, de bons melons. Si monsieur voulait en goûter avant son potage ?.....

M. Matruchot ne dit pas non et en prit deux fois. Le melon de M. le curé était excellent.

On me pardonnera d'ouvrir ici une parenthèse. Sans être un "mangeur de prêtres", sans même avoir contre eux de sots préjugés,—il était voltérien mais non pas à la manière des esprits forts de chef-lieu de canton,—M. Matruchot, ancien élève de l'Ecole normale, avait une âme très universitaire, je veux dire foncièrement laïque. Grand admirateur des philosophes païens et de ceux du XVIIIe siècle, grand lecteur de Michelet, d'Auguste Comte, de Taine et de Renan (il enseignait la philosophie avant qu'une laryngite le contraignit à se réfugier dans le censorat), il avait vécu, depuis sa jeunesse, en dehors de l'Eglise et ne songeait pas à y rentrer. Il s'était fait, à l'aide

de ses livres et de ses propres réflexions, une sorte de déisme, de spiritualisme religieux, qui n'était pas précisément l'orthodoxie. Il avait oublié son catholicisme et ses prières, ou, du moins, il n'en savait et n'en disait qu'une, le "Pater noster," et il la disait chez lui. Bref, c'était un sage bien plus qu'un "fidèle," et un stoïcien plutôt qu'un chrétien. Mais c'était un stoïcien très accommodant.

Après dîner, M. Matruchot alla faire un tour dans le jardin en fumant sa pipe. L'abbé Socard se promenait aussi, de l'autre côté de la haie, les mains derrière le dos, en levant les yeux de temps en temps pour voir s'allumer une à une les petites étoiles qui commençaient à piquer le bleu du ciel. Ils marchaient l'un et l'autre en sens inverse. Ils ne pouvaient pas ne point s'apercevoir, et, bien qu'ils ne fussent bavards ni l'un ni l'autre, ne point se parler.

—La belle soirée ! commença l'abbé Socard.

—Oui, très belle, répondit M. Matruchot.

—"Cœli enarrant gloriam Dei," mon cher voisin.

—Il n'y a pas de plus beau livre et de plus simple, monsieur le curé.

Puis ils se rapprochèrent de la haie et s'assirent, l'un en face de l'autre, de chaque côté. M. Matruchot fumait toujours sa bonne pipe. Le curé, qui était grand priseur, tirait assez souvent sa tabatière de corne et secouait d'une chiquenaude les grains noirs tombés sur son rabat blanc. Comment, dans ce premier entretien, ils en vinrent à parler de tout et d'autre chose, de Dieu, de l'immortalité de l'âme ; de la taille des arbres, de l'ouverture de la chasse, de la vendange prochaine, de l'éducation du peuple et des duretés de la vie pour les pauvres gens, c'est ce que je ne vous dirai pas, ce serait trop long.

La glace n'était pas encore tout à fait rompue. Ces deux braves gens, le vieil universitaire et le vieux curé, gardaient toujours au fond de leurs âmes, qu'ils hésitaient à croire pareilles, quelque méfiance l'un de l'autre. On eût dit que la haie de leurs jardins s'étendait aussi entre leurs personnes. Ils s'observaient avant de se lier plus étroitement. Décidés à être complètement à être amis. "Bonjour," "Bonsoir" ; "Les pauvres fleurs ont grand besoin d'eau" ; "Je crois que nous allons avoir de la pluie"...c'est à cela que se réduisait ordinairement leur conversation.

La semaine d'après l'Assomption, M. Matruchot fit un faux pas en descendant de son échelle de bibliothèque et se foula le pied droit. Mise au fait par Joseph qui se lamentait, Mlle Divine accourut immédiatement, son bonnet de travers, ce qui était le signe chez elle des grandes émotions. Elle se montra vraiment émue de l'accident arrivé à M. Matruchot, et cette sympathie toucha Joseph, qui la vit alors meilleure qu'elle ne semblait. Elle fit mieux que de se montrer émue, elle se rendit utile. "Cette vieille fée," comme Joseph l'appelait volontiers, trop volontiers, quand il était de mauvaise humeur contre elle, était, au demeurant, une bonne sorcière. Il y a un proverbe de chez nous qui dit : "Adroite comme une servante de curé." Mlle Divine était adroite et entendue. Elle avait déjà raccommodé dans sa vie deux ou trois enfants de chœur qui s'étaient un peu démolis en dégringolant

les marches de la sacristie pour aller plus vite jouer aux billes sur la place, après les vêpres. Elle savait un tas de remèdes de bonne femme, qui n'étaient pas tous à dédaigner ; elle savait, en particulier, traiter les foulures. Celle de M. Matruchot, était heureusement légère, Mlle Divine le dechaussa sans le faire souffrir la friction, la massa doucement, lui banda le pied, lui recommanda de se tenir en repos et d'être "bien sage." aida Joseph à le transporter jusqu'à sa chambre et lui promit que dans quinze jours il recommencerait à "trotter comme un lapin."

Quand M. le curé resta chez lui,—il était sorti quelques minutes avant l'accident pour aller voir ses pauvres,—Mlle Divine lui conta la chose en plaignant beaucoup "ce bon M. Matruchot." L'abbé Socard se rendit tout de suite chez son voisin. "Mon cher voisin, dit-il, puis je vous être bon a quelque chose ? Divine et Joseph vous soigneront, je vous distrairai. Si vous avez besoin de moi pour écrire votre correspondance, pour vous faire la lecture, pour faire, à l'occasion, votre partie (je suis joueur comme les cartes, et j'ai la passion des dominos, je vous en prévient), usez de moi, je suis tout à votre disposition." L'offre était faite de si bonne grâce et avec un si bon sourire que M. Matruchot l'accepta sans façon, en serrant la main de M. le curé.

Les dominos ! C'était aussi la passion, c'était même devenu, avec le temps, et en y joignant un peu de gourmandise, la seule passion de M. Matruchot. Il se piquait, sans vanité d'ailleurs, d'y être d'une jolie force. Il avait beaucoup pratiqué ce noble jeu, qui est, avec le whist, le jeu préféré des vieux universitaires ; mais, comme tous les bons joueurs, il n'aimait pas à jouer contre des apprentis, qu'il appelait dédaigneusement des "mazettes." L'abbé Socard n'était pas "une mazette," bien loin de là. Le domino à deux—la partie classique, avec sept dés, et sans "piocher," en deux cents points—n'avait pas de secrets pour sa vieille expérience.

Comme M. Matruchot était obligé de rester sur sa chaise longue et de tenir la jambe droite toujours étendue, Joseph leur fabriqua en un tour de main, avec trois bouts de planche, une petite table à jeu, basse et commode ; il couvra dessus une toile cirée, puis il apporta la boîte de dominos, éparpilla les dés...et le duel commença. Le visage de M. Matruchot s'éclaira, et il oublia sa foulure quand il reconnut qu'il avait affaire à un adversaire digne de lui.

Tous les jours, désormais, de deux à cinq, les après-midi les deux voisins s'écoulèrent de cette façon. La guérison de M. Matruchot, très bien soigné par Mlle Divine et par Joseph, marchait à grands pas. Il marcha lui-même bientôt. Le 28 août, la veille de l'ouverture de la chasse, il était sur pied. Il fit promettre à l'abbé Socard de venir le lendemain soir manger avec lui son premier hèvre que lui et Joseph, aidés de leurs deux chiens courants, Ravaud et Ravaude, étaient à peu près sûrs de tuer. Il n'y a rien de meilleur qu'un bon civet et une perdrix aux choux, arrosés de vieux bourgogne estimable et vénérable, pour un dîner d'ouverture. M. Matruchot était gourmand, comme vous savez. L'abbé Socard ne méprisait point non plus les présents que Dieu fait aux hommes, et, sans omettre le péché de gourmandise il n'était pas l'ennemi

d'un bon dîner. Joseph et Divine firent briller leurs talents, l'un dans la confection savante du civet et de la perdrix aux choux,—qui demanda à être très surveillée,—l'autre dans le choix du dessert, qui fut de premier ordre, exquis et varié, depuis le trompage jusqu'à la poire et aux confitures. Après le dîner, Joseph et Divine reçurent les félicitations de leurs maîtres. Ils burent avec eux, et à leur santé, un verre de bon vin, comme c'est la mode de Courteron et des alentours ; puis ils débarassèrent la table, servirent sur un guéridon le café et les liqueurs, et les deux voisins, heureux d'être ensemble,—il n'y a rien qui porte à la joie comme un dîner d'amis,—achevèrent la soirée avec leurs chers doctes.

(Suite à la 7me. page)

CARTES D'AFFAIRES

Dr. Murphy
PHYSICIAN AND SURGEON
First Prize Graduate New York University
TIGNISH, P. E. I.

J. DOIRON, M.D.
GRADUÉ DE LAVAL DE MONTREAL.
Tignish..... I. P. E.

A. A. McLean, K. C.
Attorney at Law
BROWN'S BLOCK, CH TOWN
Money to loan at low rates.

J. E. WYATT,
SUCCESSION DE HODGSON & WYATT
AVOCAT, NOTAIRE, ETC
Solliciteur pour les Nova Scotia et Summerside Banks
— ARGENT A PRETER. —
Bureau : Au dessous de Clifton House.
SUMMERSIDE, P. E. I.

CARD

DR. H. L. DICKEY,
Late Clinical Assistant at Royal London Ophthalmic Hospital, Moorfields, and Central London Throat & Ear Hospital
SPECIALIST—EYE, EAR, NOSE AND THROAT
Office—Cameron Block.
Residence—Richmond St. West
Office Hours—9.30 a. m. to 1 p. m., to 4 p. m. Evenings by appointment.
Eyes tested and fitted with Glasses

Arsenauff & McKenzie
AVOCATS, &c.
(Récemment chez Charles Russell et Cie, Londres)
BUREAUX :
Summerside et Charlottetown
Aubin E. Arsenault, S'Side.
H. R. Mackenzie, Ch'Town.
—
ARGENT A PRETER

QUEEN HOTEL

FORMERLY PERRY HOTEL
Queen Street, Head of Queen's Wharf
This new and commodious hotel is now open for business. Thoroughly fitted up with all the modern improvements, this hotel offers to the public accommodation, which cannot be excelled in any other on the Island. Good tables, large airy bedrooms, bath rooms, sample rooms. Terms moderate. Free coach to all trains and steamers. Special accommodation for commercial travellers.
FRANK PERRY
S'Side, Oct. 19th. 1 y. Prop.

ITEMS OF INTEREST
For Men and boys only

We want every man that works on the Hillsborough Bridge to buy a pair of \$1.00 pants. They are the best wearing pants ever put on the market for the money. "Made by Shorey".

Don't try to look present last year's straw hat when you can buy the latest styles at the smallest known prices at SENTNER, McLEOD & Co's.

The first sod will be turned on the Hillsborough Bridge some time this month. The workmen will want good substantial clothing that will stand wear and tear. Buy our two ply Twill Duck Shirts, "double stitched". Price only 85c—you can't beat it for wear.

Through some straws the breezes blow, through other straws the liquids flow. But the straws we sell we'd have you know are the latest styles with prices low.

Just think of it—a double thread Balbriggan suit of Underwear worth \$1.50 for 98c. How can we do it? Well the mills had 25 dozen over last fall and offered to clear the lot at about half price. We bought them. You must be quick They are selling fast.

Buy your boy a pair of Brownie Overalls and don't scold him if he dirties them. They'll wash. All sizes at SENTNER McLEOD & Co's.

Our felt hats have taken like wild fire. You've been paying too much for your hat. If you think you haven't, just drop in to our clothing store and see.

We had a tremendous large sale in our clothing department this spring. Our values are away ahead of anything ever offered in Charlottetown—look at that line of all wool tweed suits at \$6.95. Can you match it at \$10.00 ?

Sentner McLeod & Co.
Ch'town's Busiest Store.

THE MODERN
FOUNDRY AND
MACHINE SHOP

We would call Special attention to the fact that our Establishment is fitted with the very best Modern Machinery and employing none but first class workmen. We are in a grand position to turn out satisfactory work.

OUR FOUNDRY DEPT

has proved to be a decided success. We have spared no expense in fitting up this department, having imported from the United States a "Special Grade of Sand" and using the best trade of "Pig Iron", we are in a position to meet the long desired needs of the public. Parties in need of anything in our line we ask to consider these facts and any work which may be entrusted to us will receive our careful attention. We solicit your valued orders.

Bruce Stewart & Co.

THE MODERN FOUNDERS, Engineers and Machinists.
Steam Navigation Co's Wharf
CHARLOTTETOWN P.E.I.

STOVES,
FURNITURE,
GRANITEWARE, bought from

makers at lowest prices for cash. Sold at small profits for cash or good credit. It will pay you to get our prices.

Brace, McKay & Co., Ltd

Summerside, P. E. I. Aug 22nd., 1901.

TIGNISH-DRUG STORE

Now that the holidays are upon us, it would not be amiss for you to call at the Tignish Drug Store and inspect our fine stock of

DRUGS AND CHEMICALS

We are headquarters for good goods at low prices.

Prescriptions carefully compounded, at all hours, day or night.

You can always depend upon finding a clerk in the store at all hours of the night.

CHARLES DALTON